

## DOSSIER : LES EXCLUS

### Des réponses

#### Rencontre avec PEF

Lorsque nous avons envisagé de demander à un auteur comment il se situait par rapport aux enfants dont on dit aujourd'hui qu'ils ne lisent plus et quelles solutions il envisageait, nous avons immédiatement pensé à PEF.

PEF a la réputation d'être drôle, chaleureux et de plaire aux enfants.

PEF amuse les adultes qui apprécient même l'humour féroce qu'il prend pour les dépeindre.

PEF est toujours là pour discuter des problèmes de lecture dans les débats, les tables rondes ou les animations dans les écoles, les bibliothèques.

Pour toutes ces raisons, il nous semble être l'heureux point de rencontre entre des adultes qui voient en l'humoriste l'hameçon qui pourrait tirer les enfants jusqu'à la lecture, et son jeune public séduit par ses descriptions peu conventionnelles et sa tendresse joyeuse. PEF, lorsqu'il se bat pour la lecture défend bien autre chose que son intérêt d'auteur. Sans doute est-ce parce qu'il reste fidèle aux choix qu'il a fait en décidant d'écrire.

**PEF** : J'ai commencé à écrire très tôt. À six ans, c'était parce que mon village venait d'être libéré que j'ai écrit un discours politique : un discours très gaulliste ! En 1954, j'ai écrit au moment du tremblement de terre d'Orléanville. À 14-15 ans, j'écrivais des poèmes d'amour aux copines du lycée. J'ai toujours eu la volonté de "faire passer", de donner. Donner, c'est ça l'important.

Par contre, j'étais nul en dessin. De la 6<sup>ème</sup> à la terminale, mon professeur de dessin a refusé imperturbablement d'accorder une quelconque crédibilité à mon interprétation de la représentation d'un cartable, d'une pomme ou d'une bouteille.

Après le lycée, j'ai pourtant dessiné pour gagner ma vie. Mes modèles s'appelaient BOSC, CHAVAL. TOPOR débutait à la même époque. Époque très dure pour le noir et blanc : tout partait en couleurs.

Je suis donc devenu journaliste à FRANCS-JEUX. Pendant plus de vingt ans, j'ai approché mon public actuel à travers le support qui était le sien : texte et dessin ; BD, reportages, contes, jusqu'à ce que je rencontre Anne SYLVESTRE qui m'a fait travailler pour ses pochettes de disques. À nous deux, on a ramassé quelques récompenses : ça a attiré les regards des gens.

J'ai proposé alors mon premier manuscrit à LA FARANDOLE : *Moi, ma grand-mère*. Un livre parce que j'adorais ma grand-mère, que je voulais qu'elle se rappelle l'enfant que j'étais quand je passais mes vacances chez elle. Comme elle ne lisait plus, j'ai fait beaucoup de dessins.

Ça a eu la chance de partir très bien tout de suite, sans doute parce que ça rompait avec une littérature jeunesse très 6<sup>ème</sup> arrondissement : extrêmement polie, châtiée, parfaite. Moi, j'arrivais avec mes grands nez (que je dois toujours à BOSC), mes personnages un peu mal habillés et de l'humour. Puis tout s'est enchaîné.

**AFL** : On peut vivre entièrement de son métier d'écrivain quand on écrit pour la jeunesse ?

**PEF** : J'ai été licencié de mon journal quand il a été acheté par NATHAN. C'est un coup de pied du destin qui m'a forcé à vivre complètement de mes livres.

**AFL** : Comme tes dessins sont drôles, que tu séduis beaucoup ton public lors des animations, on a tendance à conseiller tes livres à des enfants n'aimant pas lire. Pourtant, ton écriture repose sur des jeux de mots, sur la dérision par rapport à des situations connues ; l'orthographe se transforme donnant une autre saveur aux choses, les allusions foisonnent, la connivence est de rigueur. Cette complicité, peut-on l'avoir avec des lecteurs de tous les milieux ou alors exige-t-elle une culture commune ? L'auteur n'est-il pas condamné à faire de son écriture une frontière entre des gens trop différents ?

**PEF** : Le journalisme a été une excellente école dans la mesure où, ayant plus de 100 000 lecteurs, il fallait traiter une foule de sujets pour des lecteurs très différents. Ça oblige à élaguer son vocabulaire, à ramasser son histoire, à accrocher le lecteur tout de suite. Il faut écrire très simplement des histoires courtes, choisir parmi plusieurs idées, celle qui vaut vraiment le coup. On publie tant de choses inutiles !

Cette conception-là m'empêche certainement de travailler pour une élite. Les lecteurs entrent rapidement dans mes livres et c'est quand même de la littérature. La plupart des manuscrits envoyés aux éditeurs pèchent parce que leurs auteurs veulent faire de beaux textes. Ils délayent et finissent par lasser.

Ce qui m'aide aussi, c'est le dessin. Dans *Rendez-moi mes poux*, GALLIMARD, j'ai commencé par le texte, puis j'ai fait les dessins et ensuite j'ai dû réécrire toute l'histoire. La compréhension va de l'un à l'autre, c'est pour ça qu'il faut veiller à l'équilibre entre les deux.

Enfin, mon enfance a été déterminante dans la façon que j'ai d'écrire, de m'adresser aux autres. J'ai vécu dans un milieu de gens qui se sont toujours battus pour la culture populaire. Mon père était metteur en scène, directeur du théâtre Récamier. Quand j'étais môme, j'ai côtoyé BARRAULT, VILAR, G. PHILIPPE, WILSON, SORIANO, BREL. Mon père travaillait avec eux. Il a monté des trucs inmontables qui auraient pu être la frontière excluante dont on parlait plus haut. Je pense aux *Burgraves* de V. HUGO. Dans un petit village de Bourgogne : 3000 personnes. Je pense à *La Jacquerie* de MÉRIMÉE qui n'avait jamais été montée. En 1958, en pleine arrivée de De Gaulle, il a produit *Quatre vingt Treize* de V. HUGO. Il a fait ça pour la République. À Nogent-le-Rotrou.

Pour moi, l'héritage immense que m'ont laissé ces gens-là, c'est qu'aucun sujet n'est en lui-même porteur d'une frontière pour qui que ce soit. C'est la manière d'en parler qui accueille ou qui exclut.

**AFL** : On peut tout dire ? Même aux enfants ?

**PEF** : Absolument. Parler de tout ce qui les concerne, que ce soit l'amour ou la mort. Je refuse les barrières ou les tranches d'âge. Les gosses vivent avec des parents divorcés, des pères qui meurent. Il y a des cancers, des accidents de la route. Je ne vois pas pourquoi les livres fermeraient les yeux sur cette réalité-là. Le fait de rencontrer des enfants m'aide beaucoup. Sans tester mes livres, à une qualité de sourire, à une qualité d'attention, je sais où je vais.

**AFL** : Nous pensons que la rencontre auteur/enfants est surtout utile à l'auteur qui reçoit les réactions de son public. S'il sait y être sensible, elles serviront son écriture qui sortira modifiée.

**PEF** : Je suis d'accord, mais l'intérêt existe aussi pour les enfants. Ils prennent conscience qu'un auteur a une fonction de travailleur. Il s'insère dans l'éventail des métiers d'une société ; c'est un créateur au même titre que celui qui fait des tonneaux ou des sabots.

Un écrivain n'est pas quelqu'un de forcément mort. Il peut avoir une voiture, une maison et faire du camping en vacances. Tout ça, à cause de petits bouts de papiers magiques. Il est payé pour faire du rêve, ce qui ne l'empêche pas d'être réel, aux prises avec la vie quotidienne.

Je pense aussi que ça fait partie de la culture personnelle que d'avoir vu un auteur. C'est un événement et c'est d'ailleurs toujours une fête.

Nos rencontres sont productives dans la mesure où mes animations, qui reposent sur la connaissance de mes livres, débouchent toujours sur des ateliers.

C'est vrai que le fait d'être invité par des gens qui s'intéressent à la littérature jeunesse m'amène à voir "le haut du panier". Mais ça bouge.

Je m'oriente davantage vers des interventions longues. Je vais aller sept fois dans le Gers à raison de deux jours par mois. Avec des enfants, on va voir comment on construit une histoire, comment on l'illustre, combien ça va nous coûter de la dupliquer, comment on va l'écouler. C'est merveilleux.

Membres d'une commission scolaire apprenant qu'on doit payer la venue à l'école d'un écrivain pour la jeunesse.

**AFL** : Ça peut être un moyen d'aider à la naissance d'une écriture différente (faite par des enfants), de trouver d'autres moyens de diffusion moins lourds que ceux de l'édition traditionnelle et de correspondre peut-être à un public non concerné par la littérature existante. Pour ça, il faut des adultes peu respectueux des règles habituelles d'écriture. Ça peut être le cas d'un écrivain. Est-ce possible dans une école ?

**PEF** : C'est difficile. La première fois que Je suis arrivé dans la classe, les gamins avaient dû faire une rédaction avec des mots tordus ; rédaction notée et corrigée de rouge. Alors là, on est vraiment parti de zéro. À tel point qu'après l'animation, l'institutrice m'a dit : "Est-ce que je pourrais vous revoir à la bibliothèque ? Je suis extrêmement déroutée".

**AFL** : Est-ce qu'un auteur, au cours de ces animations, à l'occasion de rencontrer des enfants qui n'ont aucun plaisir à lire ses livres ?

**PEF** : Je vais devoir manquer de modestie. De l'avis général des enseignants, c'est ceux qui ne parlaient pas, qui ne lisaient pas, qui posaient, après mon départ, le plus de questions. De rencontrer des enfants, ça m'aide à écrire des histoires qui les concernent, qui les respectent. Il faut que les gosses se sentent concernés.

Sous prétexte d'une rencontre avec des jeunes des quartiers nord de Marseille, que je connais bien, si je me mets à parler comme eux, je vais me planter automatiquement. Il faut faire une écriture contemporaine, pas démagogique.

Il faut voir comment les enfants analysent la première image de *Rendez-moi mes poux* : cette résidence avec son éclairage vertical, ces baignoires au repos, chacune à sa petite place, plus ou moins CX sans en être vraiment, la forme dure de l'immeuble, ils sentent bien que ces gens-là sont protégés quelque part. Ces choses-là, je les avais écrites. Je les ai évacuées pour leur laisser toute la place dans l'image. D'où l'humour.

Ça ne va pas toujours sans mal. Dans une petite ville du nord, je me souviens de mômes qui refusaient totalement de rentrer dans l'histoire du *prince de Motordu*, GALLIMARD. C'était en plein moment du mariage de Lady Di. Pour eux, on ne dessinait pas un prince en blue-jean, avec

des adidas et affublé, de surcroît, d'un grand nez. Bien que certains membres de la famille royale d'Angleterre n'auraient pas intérêt à être mis de profil sur les pièces de monnaie : ça dépasserait.

Les gamins ont donc refusé cette représentation. L'institutrice leur a montré des dessins du *Hérisson*, d'*Ici Paris* etc. Elle a permis l'accès à l'humour. C'est un exemple de refus, de refus global. Fallait voir le village. Des petites maisons, le terribil. Les conditions de vie dans le nord où il n'y a plus de textile : la pauvreté, la maladie... Alors, l'humour face aux valeurs sûres...

**AFL** : Face à un public ne partageant pas la même vision du monde, comment peut-on écrire en lui restant sensible, sans pour autant trahir sa propre expression ?

**PEF** : Je suis mon premier lecteur. Je me raconte des histoires. Mais ce public invisible est toujours présent quand on écrit. Impossible de fermer les volets et de dire : "lâchez-moi les baskets, j'écris, je ne veux rien savoir d'autre".

Mes fantômes de lecteurs m'empêcheraient-ils de me faire plaisir ?

Cette volonté de donner, de partager, de communiquer quand j'écris, je crois que je n'arriverai jamais à m'en débarrasser. Pourtant, je traverse des périodes noires comme tout le monde. Il y a tellement d'occasions d'être égoïste ! Pourtant, moi, je n'arrive pas à m'y faire. Il y a des écrivains qui adorent faire de l'ouvrage d'art personnel, une sorte de tapisserie point par point. Ils dissèquent. Le destin de leur livre est variable.

Moi, je ne peux pas le faire parce que j'estime qu'un livre doit être lu, donc être vendu. Ou alors, il faut faire un journal intime.

C'est tellement beau d'offrir des dessins, des histoires qui te font plaisir. Pourquoi plaisent-elles ? Ça, c'est magique. *Le prince de Motordu* dépasse les 100 000 exemplaires. Au début, c'était un pari.

**AFL** : Qu'est-ce qui est quand même un critère constant de qualité ?

**PEF** : L'honnêteté, peut-être. L'honnêteté pour rendre compte de la vie.

J'écris un livre qui s'appelle *Noël, père et fils*. C'est la reprise des affaires du Père Noël par son fils, parce que son père est trop malade et que ses médecins lui interdisent de se déplacer. Je fais arriver, dans un mythe préservé des dures réalités de la vie, le problème de la maladie, de la succession. Le fils a 12 ans. Il s'appelle Joyeux (Joyeux Noël !). Il n'a qu'une occasion par an pour apprendre son boulot, sa formation va être longue. La première fois qu'il fait sa tournée, il va piquer des choses chez les gens. À douze ans, on résiste mal à la tentation. Finalement, il rapporte autant de choses chez lui qu'il en a donné. Ils sont condamnés à un an d'interdiction de distribution de jouets. Une autre fois, il fait la tournée en mobylette avec des copains. Vêtements rouges cloutés, "Hell Angels" sur le dos, etc.

À dix huit ans, le Père Noël lui dit : "*Ce soir, je me sens mieux, je vais te montrer ce que c'est que la tournée*". Ils font une tournée pas possible, acrobatique, avec patrouille de France et tout et tout...

Finalement, le Père Noël est fatigué. Il s'allonge dans le traîneau. Ils ont presque fini. Le jour se lève. Ils traversent une zone de turbulences. Le fils se retourne. Son père est mort.

Il y a toute la vie, là-dedans. Les enfants sont touchés dans ces cas là. Dans *Touffe de poil* chez BORDAS, le thème de la séparation a très bien marché. Cette mère qui envoie un chien, tout chaleureux, à son enfant pour se faire pardonner son éloignement géographique, ça touche énormément les enfants.

Je rencontre des mômes qui me disent, "*PEF, tu pourrais pas faire quelque chose sur les coups de ceinture ?*"

**AFL** : C'est tout le problème des enfants qui n'ont aucune connaissance de ce qui se trouve dans les livres et à qui on reproche de ne pas faire d'efforts pour lire.

**PEF** : C'est vrai, mais les éditeurs diront qu'il ne faut pas retracer les conditions miséreuses dans la littérature sous prétexte que les enfants qui les subissent, ont, plus que les autres, besoin de rêver.

**AFL** : Bien sûr qu'ils ont besoin de rêver ! Mais sur quelles bases ? Dans *Mon bel oranger*, par exemple, sur un fond de chômage, de misère, d'enfant battu, on raconte une merveilleuse histoire d'amour entre un enfant, un homme et un train. Le but du livre, c'est le rêve autour de cette relation et ça se construit sur des bases qui ne sont pas toujours réservées aux mêmes enfants. Or, quand on croit toucher ces enfants-là, on fait du chômage, de la pauvreté, des coups, l'essentiel de l'histoire. Il n'y a aucune raison pour que les enfants ne cherchent pas autre chose dans les livres que leur propre décor.

**PEF** : C'est vrai, on peut rêver à partir de bases qui sont les siennes. Sinon, on fait une littérature populiste qui est rejetée parce qu'on pense que, pour les gosses des quartiers miséreux, on ne peut décemment pas écrire du rêve. Pourtant, tout n'est qu'une question de ton, qu'une manière d'aborder les choses. Il faut être parmi les gens quand on écrit.

**AFL** : Mais dès qu'on écrit, on change de catégorie sociale. On n'est plus parmi les mêmes lecteurs.

**PEF** : C'est un peu vrai. On n'imagine pas le nombre de gens qui écrivent. L'autre jour, dans l'avion, j'ai demandé à voyager dans la cabine de pilotage pour pouvoir dessiner les nuages de face pour mon prochain livre sur le Père Noël. Une hôtesse de l'air m'a alors montré les contes qu'elle écrivait. Elle ne savait pas du tout comment faire pour se faire éditer. Or, les gens qui publient, connaissent tous les cheminements de l'édition. C'est un parcours initiatique dont ils possèdent toutes les étapes. Ça les fait vivre dans une petite secte de gens qui savent qui toucher pour se faire éditer.

Ça réduit considérablement le nombre de personnes qui ont une chance d'être entendues.

**AFL** : La lecture, comme l'écriture, est-elle réservée à une catégorie sociale ? Les lecteurs sont-ils réellement moins nombreux ?

**PEF** : Oui, je crois que cette affirmation est vraie. C'est vrai aussi de l'orthographe. La société n'a plus vraiment besoin de gens qui connaissent l'orthographe. La société fabrique sa propre école. Actuellement, elle peut fonctionner avec un minimum de gens sachant lire et écrire. Ça n'a pas toujours été le cas.

Le problème c'est qu'il faut se battre contre ça. Il faut reconquérir l'importance de la lecture. D'autant plus que le désir de lire existe. J'en suis persuadé.

Mais quels obstacles avant d'arriver au livre ! Il n'y a qu'à voir comment sont ciblées les bibliothèques, les librairies. Les gens ont du mal à accéder au livre. Mais je suis bien d'accord que l'analyse doit aller plus loin. Elle doit aller jusqu'à une position de reconquête.

Ça bouge, ça aussi ! Je suis de plus en plus témoin de gens, qui, dans les premières années de lecture, évacuent les manuels scolaires pour s'appuyer sur des livres de bibliothèque. Il y a des mômes qui démarrent avec *Moi, ma grand-mère* parce que ça commence toujours pareil. Longtemps, le livre a été le synonyme de contraintes. Les gens sont très contents de ne plus avoir à lire. Il faut, dès le départ, créer des habitudes de sympathie et de recherche de plaisir avec le livre. Après, ça continue. Je suis témoin de gosses qui gèrent même leur bibliothèque et pas dans des écoles qu'on montre aux Japonais.

Le plaisir, c'est primordial. Ou alors, il y a autre chose qu'on n'analyse pas encore. Mais attention, le plaisir, c'est pas forcément la grosse marrade. On peut aimer pleurer, être triste en lisant.

**AFL** : Le cinéma a très bien compris cela. Il fait un triomphe avec Tarzan ou ET qui reposent sur des émotions à la fois de tristesse et d'espoir.

**PEF** : C'est vrai, mais la littérature évolue. Les dessins sont en progrès et c'est important. Après l'enfance, les adultes sont sevrés de dessins. Où est-elle, la grande aventure dessinée pour adultes ? OÙ sont les images? Je crois qu'il n'en reste plus guère que sur les chèques du Crédit Agricole.

On sort d'une génération massacrée par Walt Disney. Je n'ai rien contre lui, il a fait des choses superbes. Mais, économiquement, il a été imposé comme étant le seul. Il y avait cette puissance de rouleau compresseur américain qui était là : on a unifié le trait. À l'heure actuelle, dans la littérature, il y a une ouverture graphique qui, sur le plan de la culture générale des enfants, est un point important.

**AFL** : C'est devenu un lieu commun que de représenter les enfants comme des produits d'une société d'images. La télévision, qui leur en diffuse beaucoup, n'utilise pas son pouvoir pour promouvoir les livres. PEF à la télé, ça pourrait être la garantie d'une émission intéressante, éducative sans renoncer au spectacle.

**PEF** : Là, c'est pas facile. À la télé, les places sont bien gardées. C'est un milieu extrêmement prude, prudent, très retardataire par rapport à la littérature jeunesse. DOROTHÉE, sort un disque pour se rattacher désespérément à la semaine "Le livre et les Jeunes". On m'a demandé de faire le dessin des deux oiseaux de l'émission "Latulu et Lireli" pour sa pochette. J'ai dessiné le moment où les deux oiseaux se rejoignent pour former un livre. On a refusé sous prétexte qu'on pouvait croire que les deux volatiles s'accouplaient. C'est tout comme ça.

Mais là aussi, ça évolue. À partir de janvier, j'ai droit à des petits spots dans l'émission Vitamines. Des trucs en mots tordus un peu comme le petit lion à la fin de la publicité.

On a aussi fait un film de huit minutes sur *La grande aventure du livre*, GALLIMARD. Un film sympathique sur l'histoire d'une gamine, admiratrice d'un auteur et qui devient l'héroïne de son livre. C'est d'ailleurs le véritable point de départ de ce livre.

Mon rêve serait d'avoir une véritable émission. Faire un canevas d'émission. Ah ! oui, ...oui je vois bien... ça serait bien... bien, bien.

On aimerait, comme le dit PEF, que ses mots s'envolent comme ses petits bouts de papier, et réalisent ses souhaits. Par magie, se plaît-il à répéter. Pourtant, on le sait bien, tout n'est question que de volonté.

Propos recueillis par Yvonne Chenouf